PQ
2386
.R5C55
1889

U d'/of OTTAWA
39003002560968

Universitas
BIBLIOTHECA
Ohio

CLOCHES EN LA NUIT

ADOLPHE RETTÉ

CLOCHES EN LA NUIT

Eau-forte de ÉMILE-H. MEYER

Timbres oubliés timbres morts perdus....
Gustave KAHN.

PARIS
LÉON VANIER, ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19
—
1889

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2386
.A5C55
1889

A

GUSTAVE KAHN

MOTIFS

Le Vivre a-t-il enfin assez battu de l'aile
Las de ses vains essors frémissant d'accepter
Et son rêve illusoire et la douleur réelle ?
Si le martyre clos qu'il se doit d'affronter
La loi sera moins dure ? — ô vieil aigle rebelle
Souffre stoïquement l'outrage coutumier,
Car l'Œuvre est en latence et son souffle vivace
De l'Être et ses rancœurs saura bien t'arracher
Déjà les chants prochains fulgurent aux espaces —
Des cloches turbulent dans le Noir.

Ah ! ces maigres moissons ah ! tous les fruits trop mûrs
Engrange-les pourtant c'est d'une âme maîtresse —
Un ivrogne titube et va battant les murs
Toujours même et pourtant que divine l'ivresse,
Bois donc ce vin grossier — tes rhytmes frais murmures
Vols d'anges jailliront d'un Réel en détresse
Déja leurs carillons étoilés s'inaugurent —
Des cloches turbulent dans le Noir.

Mais ce cercle banal de nos vieux horizons
Nos cœurs coches poussifs et qui roulent à vide
Voyage pérennel autour de la prison
Ah! sur quel infini fixer nos yeux avides?
En la coupe de Nuit tu noîras ta raison
O la coupe tendue à tes lèvres arides —
La Nuit dont ta folie avère les poisons
Rénovera le sang de tes veines gélides
L'Infini? glas menteur pour ta fruste oraison —
Des cloches turbulent dans le Noir.

Des rites abolis notre fardeau s'allège
Spectres vaincus, Eden sonore où nous goûtons
Le tremblé de la note et son lent sortilège
Chœurs de blancs cygnes purs encensoirs — écoutons
Ces appels à des frères vaguant par les routes
O voix d'or et d'airain et qui clangorez toutes —
Des cloches turbulent dans le Noir.

Cependant l'ombre est là l'ombre d'âme première
Se lève aux tourbillons de la fête et ses yeux
Disent le Néant vrai des âmes printanières,
L'idole en rancune d'amour de nos faux dieux
Nous prodigue ses froids baisers paralysants....
Qu'importe nous boirons à la coupe nocturne
Ses sanglots et ses pleurs nous seront plus grisants,
Mais ô Nuit les notes coulent si mortes de ton urne —
Des cloches turbulent dans le Noir!

SILLAGES

J'ai de mon rêve épars connu la nudité.
Stéphane MALLARMÉ.

L'automne et la nuit et la pluie —
Volez noirs souffles par l'espace
Et la froide plaine où trépasse
D'irrémédiable agonie
La ville de ruines et d'impasses

Oh si vieille en bâtisses neuves
Et si penchante au bord d'abîmes
Si prostrée elle pleure en veuve
A cause de l'exil des cîmes

Des noyés vont flottant au fleuve

Ville exilée il ne sera d'étoiles
Le lourd plafond de ton ciel
Reste terne
Reste automnale et vouée aux lanternes
De tes songes fumeux et sous tes voiles
De pluie de nuit sois veuve et solitaire
Ta plainte tu l'encloras de mystère
Car il n'est plus d'églises où la taire —

Larmes au ciel larmes aussi sur terre

Par les rues par les places en torpeur
Le pérennel mendiant pour son cœur
Rôde et s'entête aux sourds marteaux des portes
Ouvrez ouvrez c'est un printemps j'apporte
Ma grande faim de l'amer pain d'amour
Le froid enroue ma chanson dans vos cours
Ouvrez mon cœur défaillant veut renaître

Mais les magiciennes aux fenêtres
Non le bissac de ton cœur est troué
Va-t'en plus loin nous t'avons trop donné

Les girouettes sur les toits
Ricanent toutes à la fois

Monuments aux reflets d'or de défunts étés
Ce sont les palais de Savoir et les portiques
Du Dire et raides des parvis d'autorité
S'érigent les mages en faces identiques
La certitude aux miroirs pâles de leurs yeux
Cœur en détresse le mendiant anxieux
Clame faites vous pas l'aumône de l'Idée —

C'est ici son tombeau nous l'avons embaumée

Les lanternes se balancent
En ésotérique danse

Seule et si seule la ville s'esseule
Au frôlis des pas de vagues passants
Ombres qui se traînent lentes et veules
Des accords mouillés du vent vagissant —

O flambeaux éteints d'une vie entière

Le répons des voix chantonne aux gouttières
Et goutte à goutte filtre tristement
Tais-toi nous sommes morts et dès longtemps

Les girouettes dans la brume
Toutes droites se profilent
Et les lanternes qui fument
Valsent valsent dans la brume
Un cortège file et défile
Aux lointains troubles de la brume

Le mendiant s'éternise en la ville hostile
Ses sanglots d'un monde grelottent dans la brume —

C'est la ville de pluie c'est la ville de nuit
La lugubre cité si croulante et d'automne
Des cloches en cadence et par les rues d'ennui
Un morne défilé de cercueils monotones
Suis-les donc à jamais spectre déçu d'espoir
Nocturne vagabond furtif et qu'on renie
Va sombre dans la nuit et la pluie infinie
Puisque tu voudrais croire et que tu voudrais voir
— Etrange destin de ta vieille âme honteuse
Et destin ton désert en la cité brumeuse —
Erre seul à jamais par le Vide et le Noir

A jamais à jamais par le Vide et le Noir

I

Bâille la haute salle et ses portes funèbres
s'esseule et sombre en les tentures de ténèbres
la haute salle âme inerte au navré manoir
identique
et l'Être unanime en sa veillée
vers Rien comme l'amie — par les houles du noir —
discord battant des temps en leur cloche fêlée
l'horloge égoutte l'heure tôt éparpillée
vacille ainsi flamme vaguante et va disant
— lentement la Nuit s'éplore en pleurs d'étoiles largement —

L'espace et l'ombre ailes de Nul bruits familiers
soit le vol appâli de quelque songe étrange
soit d'un réel ces reflets dansants du foyer
aux spires d'or des murs — tels ils dérangent
le tiède apaisement d'un qui veut s'ignorer

Ah frisson d'inconnu si le rêve prend corps
vitrail magique où de vieux saints branlent la tête
cris de victime en la plainte des cors
le vent d'hiver et sa chanson s'arrête
au refrain douloureux qu'il ne dira jamais
d'autres — volez essaims sibyllins et muets
rhytmes défunts pour avoir trop sonné les cycles éphémères
(l'Être a connu ces folles concordances)
mais voici le vaste des tentures s'éclaire —
soit reflet dans les ors qui miroite et qui danse
soit le désir spectral d'âme éployée
toute c'est la Chimère

Sévèrement l'horloge va son long voyage et dit
— l'heure s'efflue en flocons étoilés dans la Nuit —

C'est la Chimère elle fulgure
floraison de soudaine aurore
irradiant l'investiture
d'un avatar de dieux omnicolores
« donne moi ton rêve blessé
saignant de l'étreinte des espoirs caressés
et dis-moi ton rêve à venir je l'emporte
delà ce manoir sourd dont je brise les portes »

l'Être enfiévré de sa parole
« féminin gloire de la chair — sa forme
je la veux nue et qu'elle vole
parmi tes cloches et leurs tumultes énormes »

Appel vain il est seul —
le vent aux vitres se désole
Portes closes salle inerte et la Chimère évanouie
Un souffle de tombe passe
et quel ce démon enfui
vers l'horreur des couloirs d'où ricanant à petit bruit ?

L'espace et l'ombre processionnent aux gouffres de la Nuit
froid silence — puis des pas se perdent plus lointains dans la Nuit

Las ce n'est plus la Chimère — peu à peu le foyer s'endort
ultimes reflets agonisants lovés au lacis des ors
ah non plus elle — naît le cercle légendaire
nimbe obstiné que le rêve maudit

sonorante voix monotone l'horloge dit et redit
— faible et calme l'heure stagne en solitude lunaire —

L'Être vaguant par la salle enténébrée
et sa fatigue et la haine de son présent
vaguant par les houles du Noir et ses âmes ancrées
au rivage désert d'un aride présent

L'espace et l'ombre gisent ailes du Nul qui l'effleurent

Mais lui craintif des ors figés et de l'aiguille à la même heure
« ce morbide reflet ne peut-on qu'il se meure
si l'aiguille a menti son éclat n'est qu'un leurre »

Clame voix des morts clame une âme est en partance
pour les récifs des océans de navrance
clame les naufrages —
toi reste luisance
cercle chimérique immuable aux tentures
cercle bannisseur des instants d'aventures
dérision et cette torture
l'inane du sphynx qu'un tel rêve interroge
s'éterniser terne cercle devant lui

l'espace et l'ombre gisent épaves de Nul infini —
Et la vieille amie d'illusion l'horloge
compte tomber tomber si pâlement les larmes de la Nuit

II

Abandonne le théâtre idolâtre
Cette lampe négligée a cessé de luire
Tisonne un peu ta mémoire c'est l'âtre
La sagesse jaillira que tu désires —
Folie l'épreuve et le voyage aux éléments
Cherche un symbole d'étincelles vagabondes
Mais reste où s'irisent les flammes tout un monde
Rayon lunaire et d'artifice en atomes dansants :
Ah ! reste au foyer de prudence
Dehors il pleut la brume est froide la Nuit dense ;

« Des âmes gyrent parmi la fumée
Mon âme avec s'échappe de la cheminée
Et ces crépitements d'étincelles ailées
C'est leur appel et leur complainte
Dehors pour toi sœur apeurée au coin du feu
Si l'automne souffle et bruine, pour moi sauve de tes craintes
Le crépuscule magnifie un grand ciel bleu
Dehors c'est l'été c'est la joie et la forêt vivante
Des oracles dodoniens aux feuillages chanteurs —
Je m'y griserai d'apparences albescentes
Et d'un rêve conscient je t'apporterai les fleurs. »

III

Par l'or froidi d'un beau soir éphémère
Il va chagrin de sa fausse science
Et mène paître aux bois de conscience
Le noir troupeau de ses vieilles chimères,

Les sentiers sont perdus d'évaguantes clairières
Où vivre en l'innocence et la candeur des cygnes
Et les arbres pensifs et les ronces les pierres
Le regardent passer si las et lui font signe
« Arrête c'est ici la forêt des hantises
Entré tu ne pourrais retourner sur tes pas
Tes morts y reviennent spectres qui s'éternisent
En ton cœur — et ton cœur ne les connaîtra pas. »

Mais lui sourd à la voix fraternelle des choses
Épris de la candeur des cygnes innocents
Que nimberait la gloire de lys lucescents
Poursuit l'arcane sous les ramures moroses
Et guide aux profondeurs ses chimères bruissantes.

Cependant que la ville d'Être sa prison
Naguère se tasse et se tait indifférente
Dans la pourpre et dans l'or du soir à l'horizon.

« Je quitte la cité qu'encombre
La foule pour chercher les cygnes et les lys
Mais irréveillé du sépulcre d'ombre
Où je m'étais moi-même enseveli
Parmi les lents encens de fleurs et quels décombres !

Parlez chimères montrez-moi le Paraclet
Et si dure la route prêtez-moi vos ailes
Franchissons les fossés abrégeons les lacets
Et plus vite fuyons mes cercueils toutes Elles
Décors aux Alhambras qu'un souffle renversait.

Pourtant s'arrêter —
le fleuve du soir
Coule calme symphonie en soupirs de flûte
A l'orée de la voie douloureuse où l'on butte
Oh goûter la paix du soir et s'asseoir....

Non plus avant l'archet d'Idéal s'évertue
Sur le violon de mes nerfs
Et sa note endeuillée se perpétue
Par ma tristesse d'un désert —

Venez à moi les cygnes les blancs cygnes. »

L'horizon s'éteint aux mourantes lignes
Sombrées dans les flots mortels de la Nuit
Un murmure — la lune est comme un fruit
Aux espaliers funèbres de la nuit
Un murmure à peine éveillé — beau fruit
Défendu qui luit
Lune paisible
et le doux vent nocturne pleure
Sous les noirs sapins du bois de male heure :

« Vainement vous sonnerez l'heure
Albes cadrans des cathédrales sidérales
Vos carillons lui sont des râles
Vos rhytmes étoilés un leurre,

Aveuglé du fait des chimères
Il est fervent de l'improbable
Et tâtonne vers les mystères
Car les dieux ignorés l'accablent,

Les cygnes ne te verront pas
Et se poseront toujours plus là-bas,
Et c'est déjà la fin des riantes saisons
La grêle a rasé ta moisson
Les murs croulent de ta maison,

Renonce à l'orgueil de ta loi
Rentre chez toi rentre chez toi.

Trilles argentins des ruisseaux
Allées en flexibles arceaux
Mes orgues plaintives susurrent
Au frôlis câlin des ramures,

Douceur oubliée des foyers
Étendards de feu déployés
Sur les sommets du bon Pamîr
Flamme morte et charmes rompus
Enfantines clartés fondues
Aux limbes sourds du Devenir,

Médaille d'un profil ancien
Et tes regards lourds et les siens
Naguère aux brèches de ton toit
Rentre chez toi rentre chez toi. »

« Que faire d'effigies d'ancêtres
Et ce culte dont je n'ai plus mémoire ?
Altéré de l'Inconnu j'irai boire
A la fontaine des Peut-Être. »

La lune verse aux bois sa froide paix lointaine
Lentement décroissant le vent cesse son chant
C'est un appel de cor si pâle et d'un antan
Qui meurt aux algides fusées de la fontaine.

Il se penche sur la vasque en vagues musiques
L'eau miroite d'éclairs en des caves de puits
Et du fond irradiant leurs splendeurs hermétiques
Des yeux se sont ouverts qui se gèlent vers lui,

O cloche on ne sait où tinte un sombre minuit,

Paraissez naïades en apparences frêles
Le frais cristal le retiendra de vos voix grêles :
« Viens respirer les fleurs de nos cœurs larges fleurs
Aux parfums violets jamais fanées
Calice de nos fleurs où nous boirons tes pleurs
Va nous sommes le fixe et sauves des années
Parfums violets — repos sur nos bancs de mousse

Veux-tu pas l'oreiller rose et blanc de nos seins
C'est ici le pays d'ivresses douces
Où sauvé de tes rêves assassins
Ah sauvé de tes vieux rêves de fièvre
Tu cueilleras la santé sur nos lèvres mièvres,

Viens c'est le bleu pays où les bois font silence
Au pays assoupi des rhytmes langoureux
Les couples pâmés se balancent
En vertige de valse amoureuse pour eux
Viens te veulent la danse de molle cadence
Et nos divans endormeurs
Aux jours de nacre et de lait
Et les parfums violets
De nos cœurs en fleurs. »

Or défiant parmi ses chimères farouches
Il recule et les verbes coulent de sa bouche
« Vos robes diaprées aux plis de languitude
L'aimant dangereux de vos folles attitudes
L'époque parfumée et fanée dont vous êtes
Et les fleurs enchantées du jardin de vos fêtes
Vos cantilènes d'un jet d'eau l'Irréparable
Qui sommeille aux étangs bizarres de vos yeux,

Le désir est trompé du passant curieux
Et la haine lui vient de vos fleurs périssables
Mais si vous êtes plus qu'un moment de mensonge
Et s'il est un secret aux gouffres de vos yeux
Si vous êtes la terre promise à mes songes
Dites moi l'Inconnu dont je reste anxieux. »

La cloche dans la Nuit se lamente éternelle
Et les fées pleurantes en brouillard dispersées
La fontaine palpite ainsi cœurs oppressés ;
Lui regretteur de l'opium des baisers
Veut s'attarder sous les frondaisons solennelles
Lors ses chimères ses gardiennes d'un destin
Aux longues clartés de leurs magiques prunelles
Lui montrent les cygnes vers l'orient du loin

— La cloche ténébreuse a des cris de tocsin —
« Viens nous te conduirons par la route étoilée
Car les spectres ont fui qui t'offraient leur enfer
Mais qu'espères-tu de la cité délabrée
De la ville servile où ton Être a souffert
Et pourquoi regarder vers ses portes de fer —

C'est que vous m'entraînez aux abîmes sans formes —

C'est ton calvaire et c'est la seule Norme
Tôt secouée la poudre du chemin
Tu salueras joyeux l'astre vrai de demain
Ou veux-tu dormir
pour protéger ton sommeil
Nous te ferons un manteau de nos ailes
Veux-tu marcher jusqu'au matin vermeil
Nous t'accompagnerons dociles et fidèles
En l'Éden évoqué des cygnes et des lys —

Si je pouvais sans vous étreindre l'Au-Delà —

Eh bien égare-toi solitaire et maudit. »
Et les bois sévères que son pas viola
Et le vent triste qui tourmente les ramures
Et la ville en exil de pluvieux murmures
Répètent : « Tu seras solitaire et maudit. »

Dans l'ombre où le noir essaim s'est évanoui
Des rires d'une plèbe et sa rumeur hostile,

Et la cloche agonise ululante et fébrile....

Voici soudain là-bas les cygnes infinis
Blanche escadre éployée de voiles des grands lys
Sillent les flots astrals de fleuves glorieux
Et voguent se perdre au silence des espaces
Vers un vrai Parsifal et son graal en feu,

Tais-toi cloche fatidique trépasse
Désormais c'est la vie et le songe s'efface —
Envolés les cygnes qui lui furent un phare
En la forêt où ses désirs se sont brisés,
Cherchera-t-il la foule inique et sa fanfare
    Aux fous triomphes méprisés ?

Non il va seul aux bois de conscience
Il va seul — l'or est mort des beaux soirs éphémères
Et saignant — ô le poids de sa fausse science
O déjà si jadis l'âme de ses chimères,
    Voix d'un passé rêve écrasé —

Et par la grande Nuit qui sanglote et qui chante
Il crie les bras tendus vers les cieux embrasés
Finiras-tu jamais lente attente indolente ?

IV

Mes barques s'en vont s'en vont sur la mer —

O Notre-Dame de désespérances
mère en sanglots et l'âpre joie d'avoir tari tes maigres seins,
dresse-toi dresse-toi sur les flots assassins
mère dolente et saignante en nos soirs de récurrence —

Notre-Dame sur le môle
adulant les flots jaloux,
les flots baveux hurlent comme des loups
leur ténébreuse et folle barcarolle,
barques roulées aux accords discords de leur barcarolle
redoutez les flots jaloux —

Un vieux clocher où des cloches s'affolent
le clocher tremble aux giffles des vents noirs,
âmes maudissez les flots malévoles
que tourmentent des vents noirs —

Et le phare qui s'effare
tourne tourne rougement dans le soir.

Où t'en vas-tu n'as-tu pas peur des flots qui tuent sans crier gare ?

« Albe et froide Notre-Dame me montre là-bas ma polaire
loin des cloches d'un présent loin des famines et des colères
mes barques s'en vont s'en vont sur la mer. »

Larges ondes venues et revenues des pôles
brise frigide et brise de bonne fortune
vagues cérulées balancées dont l'écume s'envole
cieux futurs blondissants des caresses de lune
sourires d'étoiles par les champs glauques de l'espace
harpe accompagnante d'aïeux et chantante au sillage
lumineuse nuit sonore salut de vaisseaux qu'on dépasse
élargies toujours élargies ondes d'un songe de voyage
et tôt viendra l'accalmie en les hâvres de mystère —
mes barques s'en vont s'en vont sur la mer.

Ce sera si calme et si blanc
ah ! nos âmes ressuscitées
ce sera le havre dormant
où notre océan turbulent
apaisera sa houle de vagues d'années,

En l'univers intérieur terre polaire et solitaire
— là-bas voici naître des songes hymnaires —
ciel doré frais parfums sommeil saine froidure
et neige virginale au cycle nouveau que j'espère,

Sauves de l'Être et ses tortures
mes barques s'en vont s'en vont sur la mer.

Ah ! la spirale du vivre est rompue....
Mais d'où ce frisson soudain —
et les esprits d'aïeux s'évaguent vers le loin....
las c'est l'hydre Réel et ses multiples faces
ricanant dispersant la frêle illusion fugace,

Au long des mâts voiles flottant flasques et molles
brisés les gouvernails affolées les boussoles
et pourquoi donc ces feux vagabonds dans la brume
et ces plaintes lentes de cloches mortuaires ?

rivées à l'horizon des côtes de coutume
mes barques s'en vont s'en vont sur la mer.

Une agonie encor de songe voyageur
le rideau tombe sur ce final sifflé du vieux drame
que joue un taciturne et toujours même acteur
et maintenant prête l'oreille à ces âmes qui clament :
flots en détresse flots rageurs
— toi saigne pallide et maigre aux yeux de Nuit Notre-Dame —
ô ces cloches fouaillées des souffles amers :
laisse geindre l'Infini pour voguer il est trop tard....

« Non pavoisées des espoirs essorés de vos enfers
— voix silence que je berce à jamais mon rêve au rêve d'un départ —
mes barques s'en vont s'en vont sur la mer. »

V

Le Sphinx en son giron, a de lugubres plis
Oh ! qui rénovera les rhytmes accomplis —

Le ciel palpite un peu sur la vague campagne
Où se traîne le songe ultime de vieux ans
Que le phantôme des mystères accompagne
Vers l'exil des bois là-bas qui leur sont un bagne —
Oh ! bien finis tous les printemps.

En ces bois noirs et sans frissons, des sources pleurent
Et s'entr'unissent pour la Rivière qu'effleurent
Les brises effarées emportant des oiseaux —

Ainsi de larmes et de Rêves qui se meurent
La Rivière dormante où flottent des rameaux
Apparaît et coule vain opium des Maux
Parmi les tristesses de l'Heure.

Et les rives partout des plaines sans espoir
Aux déserts assombris du soir
Et des ossements sous les croulantes tourelles
De châteaux délaissés irrévocablement —

Au cours de l'eau passent des plaintes frêles grêles,
L'eau sur ses fleurs a de sinistres tournoiements
Effondrés les bords effeuillées les fleurs et folles
Les plaintes
car la Rivière dit sa chanson,
Sa calinante cantilène qui s'envole....
Et puis les bois funèbres sont à l'unisson.

A présent, c'est calme morne par le sommeil
Au loin des cieux ternis agonise un soleil
Malade et veuf de gloire à présent les Voix tues
Le silence de Tout s'étale aux étendues —

Les âmes sont autour de leurs autels reniés
En des temples errants de spectres résignés —

Voici qu'Elle règne, voici qu'Elle dévale
Par les pentes lentes qui s'inclinent au port
Voici qu'Elle s'en va vers la Nuit vers la Mort
La Rivière tiède et si pâle....

VI

Recueillement de sphinx par les nuits étoilées
Sphinx à l'oubli méditant sur de noirs sommets
La montagne est déserte et la cime voilée
De brumes que nul soleil ne chasse jamais,

Où l'autel où le prêtre et les graves cortèges
Chantant Isis et la splendeur des rites amples ? —
Ennui ruine et nuit la bise souffle en neige
Et ricane aigrement sous les arceaux du temple.

Toi sûr d'un présent tu t'en vas disant à tous
« Pan s'effondre l'Idée est folle les dieux fous
L'âme est l'arbre bizarre et l'ivresse la sève
Venez en mes palais nous y tuerons nos rêves. »

O présent c'est ta fête orgie ensanglantée
D'un sang de rêve haut égorgé sous les tables
Éventail féminin parfum de chairs lactées
Moment présent Ivresse à toi coupe enchantée
Ces breuvages *réels* qui te sont délectables —
Des rêves mutilés se plaignent sous les tables,

Tais ces rires un peu debout prête l'oreille
Entends-tu des sanglots que *tu dois* reconnaître
Des voix mêlées à la rumeur du vent pareille
Ces *vieilles* voix tu sais ?
donc ouvre la fenêtre...

Ennui là-bas ruine et nuit sphinx visionnaires,
Là-bas non mais tout près ici parmi ta fête
Et tes palais déjà ne sont plus que poussière —
Du présent ivre encor la suprême défaite ;

Or des temples d'antan tu ne sortiras pas
Et tes rêves défunts t'y suivront pas à pas

O granits d'un passé sombre et *vrai* châtiment
Œil immobile aux décors d'âme qui s'épeure
Parfois une aube s'est levée sur toi dément
Frisson d'aube glacée après tes nuits de leurre
De leurre ? — non l'Esprit te criait âprement
« Vois en toi les remous ironiques de l'heure
Vois ces nuées tes jours montant aux altitudes :
Les temples de jadis où veillent tes remords » —

Et les sphinx douloureux disent leur solitude
Et leur gloire évoquée au fond des âges morts.

VII

La vieille prison où l'Être est reclus
S'aggrave pour lui d'Icares perclus
Dont les désespoirs sans fin se lamentent.
Or Il s'inquiète à cause de leurs cris
Et se réfugie aux Rêves qui mentent
Et contemple tristement les débris
De ses Vouloirs en ruine —
Qu'importe
Si des jours le geôlier s'endort
Aux vantaux bourrus de la porte
L'Idée a mis son treillis d'or.

L'âme du passé s'éveille si douce
Vers les rancœurs du cachot et la mousse
D'oubli règne aux murs des rayons lointains
Et lents s'essorent d'un astre d'opale
Le vague rappel de Verbes éteints
Sonne et les aïeux d'une voix très-pâle
Parlent dans l'ombre de l'Être —
Tout dort

C'est par vous les flûtes berceuses
Notes presque silencieuses
Rhytmes flous de vieil or.

Quand Elles vinrent de vice ingénues
Quand verrous tirés Elles furent nues
En grand'pitié des corps et de leurs faims
Invitantes aux luxures savantes,
Pour Elles se clamèrent des enfins —

L'Être d'un désir trompe son attente
Puis accompli s'éloigne —
et se rendort
A jamais relent des Cythères
O les félines les lunaires
O vos yeux vides sablés d'or.

Hantises de l'idée à qui l'heure est trop brève
Parfums du souvenir diffusés en le rêve
Sphinges sans énigme pour qui l'Ennui fit trêve
Et regret des jours blancs où l'Esprit se donna,
Et les joies déchues aux torpeurs de l'Être inerte
Puis sur le Nul de vivre fenêtre entr'ouverte,
Pour valoir cœur meurtri d'exception soufferte
Ton accalmie amie ô profond Nirvanâ.

VIII

Une lueur vaine et vaguante
O frissons perdus dans la Nuit
Une cloche se lamente
Vol de démons appesantis,

Où mène la route blafarde
Le vent croasse tel un freux
Et la Nuit qui se hagarde
Meurt en son sang ténébreux.

Va-t'en toujours plus lent par la forêt de Vie
Dur vieillard accablé sous ton fagot de songes
O vagabond nocturne en la cité bannie
Toujours ces rues désertes que des rues prolongent,

L'ennemi ton Savoir te laboure le cœur
Vois ce sont lourds ennuis et longs remords qu'il sème
Et ce cri de toi ce cri navré te fait peur
« J'ai la haine de Tout et même de moi-même. »

Les sphinx entr'ouvrent leur giron,
Pénombre où dort un bois sacré
Baisers de spectre sur les fronts
Ce soupir d'un vent de passé ? —
Non l'Être et son violon
Grince un air tant suranné ;

Lueur pâlissante aux lointains
Que prédisent ces cris de cloche
Tantôt là-bas tantôt si proches ?
Rien qu'une âme qui s'éteint,
Une âme encore illusoire
Se disperse dans la Nuit —
Tombe aux plaines de mémoire
Noire neige de l'oubli.

EN DÉSHÉRENCE

La vie et ses frissons de forêt fraternelle
O carillons ailés d'une Pâque éternelle

L'arbre des âmes frissonnant
Au souffle aveugle et qu'on redoute
Au souffle dur d'un froid Néant
L'arbre maigre au bord de la route
Des Pourquoi jamais résolus,
Oh la si lente lente danse
De feuilles — la chute au silence
D'irréductibles Absolus,

Pleurez le nocturne de l'Être
Noires campanes des Peut-être.

I

Un renouveau d'âme rit dans les frondaisons
Enfin sauves de trop identiques hivers
Il peut ressusciter le soleil des saisons
De joie et réchauffer d'intimes univers
Le Pan vivace acclame en grande claironnée
Un réveil vermeil et de rêves couronnée
Aux champs natals la Chimère va débridée :
Pour ses coups d'aile pour le seuil d'Éden atteint
Pour l'aube triomphale d'un rose matin
Sonnez campanes de l'Idée.

Nous avons oublié la haine
Plaine morne où dorment nos morts
Et la blessure est plus lointaine
Que ravivaient nos longs remords,
Parce que l'extase est première
Dans la douceur de sa lumière
Véridiques nous détendons
L'arc aux sagettes de mensonge :

Murmurez des chansons de songe
Albes campanes des pardons.

Sera-ce la minute celle
Des ferveurs d'unique désir,
La félicité de saisir
Et d'étreindre l'universelle
Idole qui glisse et s'enfuit
Aux retraits vagues de sa Nuit,
La musicale mandragore
Aux parterres de vieille flore ?

Sonnez les pourpres de grand jour
Rouges campanes de l'amour.

Face obscure enclose au mystère
Astre de paix des temps prochains,
Renaîtra la gaîté des sphères
Sauvées des siècles assassins ;
O l'artifice et l'aventure
D'un albe graal reconquis
Et la grande accalmie future
Après les cycles accomplis :

Étoilées vos molles cadences
Vertes campanes d'espérance.

L'Esprit se libérait de sommes accablés
Et c'était un navire impatient du large
De siller les flots noirs bombés ainsi des targes
De tanguer aux remous de rêves révélés,
Puis des rhytmes volaient vers les cieux impeccables
Et rompues les ancres d'ennui largués les câbles
De regrets englouties les lourdes passions,
Et parmi le trésor des pensers mis en gerbes
Voici que bruissaient de larges carillons
Campanes d'or gloire des verbes.

II

Le réseau trépidant d'âmes essentielles
Voulut s'innover en simplesse
Et filigrane épars s'unir en une tresse
Où se tordraient en vain des chimères rebelles —

Instinct sourd à la chair et moins faillible qu'elle

S'incarner en reliques avouées
Qu'un souvenir adore aux tabernacles
Et le péril des voûtes fatiguées
Ne pourrait prévaloir en tuant le miracle

La loi fut de mêler à l'âme antérieure
Ce pur moment de prime extase
Un rayon d'autrefois consacra l'hypostase —

Et les dieux souriaient des époques meilleures.

III

Un très-vieux hymne chante en moi —
fragments d'une âme surannée
y reviennent les printemps morts
c'est la sonde apriline ramenée
du fond des mers enténébrées
où l'être antérieur s'oublie et dort.

Immanence des voix ancestrales
chœurs en deuil aux fêtes d'un triste roi
de profundis agenouillés dans l'ombre de ses cathédrales —
mais aussi de notre natal pays des palmes
de nos hauts plateaux almes et calmes
sourd l'arôme pers des grands bois —
un très-vieux hymne chante en moi.

Et d'abord se teinte un lointain si loin
de la douceur embrumée d'un mystère
perdu dans le gris dans le fané, moins
qu'une vie l'inconscient s'éclaire
à la nébuleuse de pérennel instinct —
albes voix de flûte au brouillard mélodieux du loin,

Puis Idée aurorale ascendant vers la gloire
de l'astre qui féconderait un sol mur pour ses chauds baisers
et coruscante nait la forme en les moires
des virides sommets embrasés —
voix bleues des violons aux purs sommets de gloire,

Telle tribu princière en ton berceau des palmes de Pâmyr
adorante sous le soleil jeune tes vœux
s'irradiaient s'épandaient vers tes fils enclos en le devenir
ô mère, bénie l'étincelle encore de tes feux —
cuivres pourpres qui clangoraient en l'Éden du Pâmyr,

Telle l'âme inquiète l'âme en quête de moi
se veut parfois sauve de l'aujourd'hui sauve de ses ornières
et se détourne vers un jadis-futur qui serait sa loi
et s'aspire simple à toujours de l'orbe de simple lumière
où se récréer son âme première —
Un très-vieux hymne chante en moi.

IV

Récurrence d'un monotone aux étangs morts des jours
inéluctable roulis d'accords banals qui reviennent
et le mensonge des clartés diurnes et toujours
la foule folle en rage en malédictions autour
de l'Idole aimée dont les yeux fixes nous retiennent.

Balancez vos vagues balancez marées quotidiennes
l'heure ne sera plus jamais des calmes méridiennes.

Où l'hermétique labeur où se guérir du frisson
fiévreux des jours où le climat de fécondes languitudes
en qui tous les lassés natals se revivront ?

O vagues mornes taisez vos inquiétudes.

L'asile — caresses d'invisible sur les fronts
Paix tiède et cloches d'ombre aux solitudes
Et châteaux dans les nuées roses d'un soir que nous avérons.

V

O magie erratique un soir spirituel
Tu t'arrêtais aux profondeurs d'âme étonnée —
Le ciel était légendaire le ciel
Se pâmait en la féerie automnale des nuées
Le monde intérieur connut son mode essentiel
Arabesque mystique d'intime illusion
Arche septicolore et sans cesse muée
Par ce doux soir de mansuétude et d'abandon

Illusion-Nature et quelle vraie — aucune
Écroulement de Tout aux gouffres ignorés
O magie ton chant *seul* affronte les rancunes
De la Maïa stérile et de l'Adâm bravé

Prestige des hasards orgueil fort des sciences
    brûlure de conscience
essaim bruissant des systèmes
et ce leurre satanique sème
l'ivraie menteuse des sapiences —
disperse-toi fumée amère d'un triste fanal

En la débâcle d'apparences résurgent les origines
aux décors voyageurs rien qu'un murmure qu'on devine
le *seul* épanchement d'Être primordial —
chante orchestre mystérieux de sources cristallines

ritournelle rieuse et ralentie
ritournelle des tourterelles
sous les soyeuses mousses assoupies
chuchotements des chanterelles
entrelacs d'argent lunaire aux ramures
et ce roucoulis nocturne si défaillant
héraldiques et fins comme mâtures
des peupliers peureux palpitent dans le vent —

un joyau rare en l'écrin radieux
ses yeux ont des éclairs de gemme fabuleuse
lazulis précieux ses yeux —
ah vaine et terne soudain la folle amoureuse
et puis je dirai le lierre les pierres
et les puits tranquilles où l'eau sommeille
je dirai les rutilances de la rivière
miroir et moire smaragdine qu'un juillet ensoleille
l'église et des prostrations de prêtres en prière
pour le grand Rêve promis j'allumerai des tendresses vierges
en cierges.....

« Mais la viole échappe à tes mains glacées
pourquoi ce silence n'est-il des gammes encor » —
ah toutes les cordes chanteuses sont brisées
et vois ce squelette le rire de sa bouche édentée
— Chimérique magie —
Ah c'est la fin et c'est la Mort

VI

« Écouter appeler la fée énamourée
Ah ! quelqu'une est venue et son parfum demeure
Savoir là-bas cette fée adorée
Une est venue qui reviendra sans doute tout à l'heure. »

Non tu dois fuir cette senteur d'énervante verveine
Un jour vers la paisible obscurité des chapelles prochaines
Y reprendre tes ex-voto trophées d'antiques armures.

« Les visiter sans cesse en sortir effaré
Leur solitude fraîche irrite ma blessure
J'aime mieux la forêt et ses troubles fourrés,

J'y serai le dévôt de fragiles déesses
Crédule à tout miracle de leur beauté
Ivresse ô leurs voix ô caresse
Chœur ondoyant de larges voluptés,

Les feuillures frémissantes de la forêt complice
Diront des mots mystérieux
O lys calices de délices
Déesses — et les gouffres souriants d'étoiles de vos yeux ! »

Entends-moi — cette fois l'illusion a menti
Au fond de ces abîmes gisent des amours-cadavres
Et le noir clocher qu'instaure l'Ennemi
Te répétera le glas qui dès longtemps te navre,
Dualité ô détresse et poignance
Ton chemin s'éperdrait en vieillesses fébriles
Va plutôt vers les grands blés de saine amertume et d'ignorance
Grains égrenés d'un culte triste mais non débile.

VII

Allons il faut finir ce fol pèlerinage —

Endurer la cuisson de mes genoux sanglants
Au seuil d'église unique et cherchée dès longtemps
Me sera doux après l'affreux voyage
Et je ne verrai point tant mes yeux seront las
Quel chante et quels servent la messe,
Je prendrai sans bruit le coin honni qu'on laisse
Aux lépreux de savoir — et là priant tout bas
Songeant aux cycles de naguère
Je rêverai comme rêvent dans leurs niches les saints de pierre,

Nulle ne me saura qui pourtant souriait
Aux fredons amoureux de ma flûte magique —
Un tisse le jour et la nuit défait
La trame d'âme inane et qu'il abdique,
Tel moi défiant leurs prières
Des bonheurs passés je maintiendrai la ruine
J'oublierai leurs bleuâtres clairières
Pour rebâtir la cellule où mes chimères me câlinent,

Et des cloches auront des tintements approbateurs
Et des cloches s'épandront en neige rêveuse au ciel de mon cœur.

VIII

Nuit d'or et d'harmonie et d'encens et de deuil
Les orgues s'écoutent gronder,
Cathédrale sévère où mendiant du seuil
Un cœur psalmodie et n'ose pleurer
Un cœur voit l'autel d'orgueil glorifier l'ombre
Et les cierges s'embraser en braise sanglante....
Allons vieux pèlerin redresse-toi dénombre
Les sept douleurs du cœur de ton cœur chante
Tes stations d'un Calvaire et le sombre
Des jours soufferts en la forêt dolente.

« Hantise de mes insomnies
Une évoquée à jamais endormie :
Au bleuté pensif de ses yeux onde alentie
Des lilas délicats pleuvaient en grappes blanches
Et ses mains et ses seins et les lys de ses hanches
Illunaient mes insomnies ;
Les grelots ont tinté de ta folle vêture
O fée nuée de décevants satins
Folle ta parole et plus folle ta parure —
Un cierge s'éteint.

Douleur éparse aux mausolées
Idées veuves par les allées
Allées perdues de mes jardins,
Ouvrez les grilles — consolées
Les veuves raillaient mes dédains
Laissez les fuir au tapage des fêtes,

Ah ! tôt connue la honte des défaites
Nul ne veut de vous veuves voilées d'incertain
Rentrez donc au domaine où vos tombes sont prêtes —
Un cierge s'éteint.

Note profonde on ne sait d'où venue
Et qui fait résonner une corde inconnue
Mariage mystérieux
Ame amoureuse des nuances,
Et l'Aurore magnétique s'élance
Des pôles d'Être au plafond propice des cieux

J'ai vu la féerie et je suis aveugle
Où des Salammbôs incantaient un Moloch beugle
Et dispersés tous les parfums et si lointains —
Un cierge s'éteint. »

Silence au parvis silence à l'autel
Un cierge solitaire appâlit la ténèbre
Lueur ultime espoir mortel
Du triste culte qu'ils célèbrent,
Et le prêtre s'est tu de l'église maudite
Où maintenant la foule s'épeure et soudain
Parmi l'ombre des voix d'autrefois ressuscitent
Voix d'invisible qui proclament les destins :
Allez croyants d'un dieu défunt la messe est dite —

« Ah ! tous les cierges sont éteints. »

IX

Et ce phare œil obstiné hantait mes naufrages —

J'ai dit les barques pénibles
Sur l'improbable mer qu'oppriment les orages
J'ai dit ses flots haineux que des averses criblent...

O vous tous exilés des rades salutaires
Pilotes dont la voix s'enroue à crier terre —
C'est un nuage sale abolissant l'espace
C'est quelque vain débris parachevé d'écume
Puis rien — les gueules béent des horizons voraces,

— Marteaux de désespoir sur l'Être cette enclume. —

« Oh ! grimpe au mât oh ! verras-tu nos Atlantides ?
Un port pavoise-t-il ses vaisseaux paresseux
Dormant au long des quais ombreux ? »

« Hélas ! je n'aperçois que charognes fétides
Qui flottent pourchassées d'une meute de squales,
Nos vieux cœurs vous savez jetés par dessus bord
Nos cœurs nous suivent dont les bêtes se régalent
Et la mer les soufflette et leur hurle à la mort
Et toujours dévorés et toujours renaissants
Et suintant la sanie d'amours putréfiés
La houle les roule veules et verdissants, —

Ah ! la mer est torture aux cœurs sacrifiés.... »

Aventuriers de *moi* partis dès les aurores
Longtemps vous chercherez par les Océans mornes
L'ancestrale patrie que des cygnes adornent,
Vous verrez des vagues et des vagues encore
Sans aborder jamais les terres prétendues —
Mais vous évoquerez l'illusion bannie
Fleur en vous astre seul au fond des cieux ternis

Et guéris du tourment de vos courses perdues
Un soir sans lendemain vous trouverez le port....

Ce phare fabuleux ressuscitait mes morts !

X

Tant de détresses geignant aux fossés des routes
l'armée vaincue a fui sanglante —
abandonner les défaillants et se résoudre
à l'exil vers quelque patrie étrange

Les cloches disaient demain la victoire
mais un glas quelque part annonçait les défaites
les cloches prédisaient une divine aurore
mais un glas dans la Nuit pleurait de solitude

Les chefs — ils avaient chevauché sous les étoiles
— ah! cet espoir refrain dérisoire de leur chant de guerre —
des cadavres défigurés jonchent une plaine froide

Qui viendra recueillir la légende des héros morts?

LE RITUEL

Dans un album
Mourait fossile
Un géranium
Cueilli aux Iles.....

Jules LAFORGUE.

Ainsi fleur délaissée en la paix des eaux mortes
Ainsi l'ombre qui dort vers les branchages flous
S'émeut encore un peu du frisson bleu qu'apporte
Ta mélodie ailée au vol des autans fous
— Fleur d'ultime regret qui s'afflige et se fige

Ta corolle saignait comme un couchant — ta tige
Un thyrse fragile où mon désir s'enroulait
Et ton âme un parfum si languide voulait
Sur les flots enlunés chanter sa cantilène

Ecartez écartez ces rameaux murmurants
Dont le reflet menteur miroite et tremble et rend
Moins intime et moins vraie ta royauté sereine

Régnez le Noir un ciel lunaire et du silence
— Sur l'eau nocturne où je suis mort tu te balances —

Pour toi seule écloront mes rhytmes caressants
O pallide et frigide en l'étang lactescent

I

Hiver pauvre printemps flave été de soudaines flammes
Automne — ah! l'automne en pâles frissons
La théorie ambule au cloître las des âmes;
Passez et repassez ombre ce jour lueur demain saisons
Faces tristes et le morne de vos paroles indécises
Faces douces noyées d'une douceur d'incertain
Et vos démarches glissées et le bruit de vos ailes grises —
Soirs baignés de mélancolie éveil désolé des matins....

Des paysages paraissent à vos gestes monitoires
— Oh! pourquoi si vieilles toutes les vieilles histoires? —
Ciel d'acier mort le gel la neige un crépuscule violet
Plaine viride où s'évague le haut murmure des forêts
Nuit sur la mer brise amère et les flots en refrains câlins
L'or frémissant du lac que baise un soleil à son déclin —

Direz-vous le secret de vos métempsychoses
Saisons d'âme dont l'apparence ment ?
Tout change en l'Esprit et c'est même chose :
Un moulin tourne à vide et grince affreusement

Un moulin tourne aux souffles puérils de vos caprices
Des cloches folles clapotent dans l'ombre
Et de grands bras affairés sombrent
Aux ténèbres où vos vouloirs aveugles s'accomplissent ;

Vous allez semant des fleurs étiolées
Pétales d'âme inassouvie
D'un Nul guetteur tôt dévorées —
Un moulin tourne et c'est la Vie

Des cloches sonnent à toute volée
Notes que boiteux vos essors
Le bronze est fêlé la corde est cassée —
Un moulin tourne et c'est la Mort.

Et pourtant il pleut à toujours des fleurs
Ah de si vaines vaines fleurs !....

II

Régions aux mirances d'initial reculées
    régions immaculées
ô la sérénité du Blanc !

Ici des citernes creusées
en la mémoire pour les soifs et nul désir et nul relent
d'arôme d'un oasis de jadis quand s'attardaient les caravanes —
les sables ont bu l'onde et l'Ennui plane,
mais au plus secret c'est le parterre vénéneux
où des calices versent le sommeil et l'inane
d'Être et l'apaisement — ô soirs de Tout retraits ombreux...

Ah cette hantise encore me poigne
des puits frais et des palmiers adulateurs,
ô buée transparente où se débat et puis s'éloigne
l'Œuvre parmi les émaux fabuleux et les fanaux trompeurs :
formes saltatrices pâles longuement
en l'espace initial étoilé de feux d'or —
et rien après qu'un silence béant
dans l'ombre moite où l'oasis s'endort,
sauf ces palmiers frôlés et de dangereux calices ouverts —
des cris de bête fauve effarent le désert....

Un instant j'ai connu ta gloire orientale
ô vierge Idée en ton berceau de fleurs maudites,
mais quelle l'hyène fausse et veule qui détale
par les grands sables roux où l'Inconnu se gîte ?
toi c'est toi dérobant les lambeaux d'un Passé
c'est toi crainte des mages et profane aux mystères
de pure symphonie en les almes sanctuaires —

Or sous l'âpre Nuit dardant ses souffles glacés
je gis plaintif et seul,
et ces fleurs de mort qui neigent froid linceul ! —

Ah ! fol bouquet endormant
au balancé des palmiers odorants,
le parterre est constellé
de mortelles tubéreuses —

ô sables mouvants laissez loin d'ici je sais des Thulés
et je m'évade du péril de vos dunes onduleuses —
pleine Lune là-haut labarum Idée
tu briseras les matrices grossières
pour conduire mon rêve aux rêves d'Iles fortunées....

Vous fleurs en la geôle de vos poussières
Régnez souffrantes
Vivez mourantes.

III

S'imposer un précepte de dédains
Hélas s'il faut s'en attrister ainsi que d'un blasphème —
Ces fleurs ont la senteur de baisers féminins
C'est l'attouchement frôlé des mortes que j'aime ;

Ah ! laissez le bienfait des tendresses recluses
Qu'importe son ombre si l'extase est de la plus tendre
Je veux les revivre comme un enfant s'amuse
Aux images d'un livre qu'il ne peut comprendre,

L'une après l'autre sort de son cadre et s'érige
En lente cariatide d'un palais imprécis :
La reine de Saba — parmi sa robe féerique voltige
Un peuple miroitant d'oiseaux de paradis,
La Polymnie s'accoude à la margelle
Du puits où bouillonne l'eau cadencée des Verbes
Si vieillie mais du fard des siècles encor belle
Œil de douleur qu'un secret exacerbe,
Brunehilde empoigne les crins du cheval Grane
Et le traîne au bûcher qui brûlera les dieux,
L'Hérodiade perverse et profane
S'effare du chef blême soudain radieux,

O mortes c'est votre symbole que je veux

Fleurs rénovées du parc des souvenances

Groupe au balcon d'un palais nuageux

O magiciennes ô voix chères du silence.....

IV

Imparité de crépuscules ! —
Des jours pourtant tu les croyais semblables
Adverse la vision t'en demeurait délectable
La sinistre vision que du sang macule !

Mais après tu la voulais tienne
Et ses fauves couleurs te firent délirer
Elle ! lotus cher aux mages altiers,
En ces reliquaires vermeils qui la détiennent.

Le couchant s'effiloque en nuages aigus
Une lutte tragique épouvante les monts —
Est-il le tien aussi ce soleil éperdu
Rubescent en les mains horrides de démons ?

Et puis reconnais-tu cette langueur occidentale ?
Les champs givrés sont teints d'un rose agonisant
La forêt montagneuse a des voix augurales
    Peu à peu s'atténuant —

Étrange conflit d'ombre et de luisance
Éternel et qui se passe en toi-même
Et plus tard c'est la nuit claire comme tu l'aimes
    Toujours la lutte recommence :

Aujourd'hui le ciel bas semble opprimer la terre
Le ciel où roulent de vagues tonnerres
  Grimace en éclairs railleurs —
  C'est la géhenne de ton cœur,

Et demain peut-être un jardin de grands bleuets mystiques
Où viendra butiner cette abeille la lune —
Ciel propice ô jardin des grands bleuets mystiques
Étoiles veloutées où butine la lune,

Il faut c'est la loi dure accepter ce partage
Ne le maudis pas —
tu t'en mourrais davantage.

V

L'âme douce âme des campanes s'attristait dans la Nuit pâle —

Un parfum tiède flotte étonné parmi les gloires florales
nuage fin spirale bleue de languide harmonie
note discrète et toi destin de l'Être douloureux
en la pâleur lunaire de la nuit frêle effigie
penchée vers la froide stupeur d'un songe ténébreux
tu vas —
                les allées sous tes pas sont des fleurs expirantes
et le nocturne jardin où s'affligent des jets d'eau
s'offre en massifs étoilés de blancs rhytmes musicaux
mais tu t'enfuis rose mystique âme si tristement vaguante

Parterre incendié de l'or mourant des jours
les fleurs disent l'adieu d'un cantique d'automne
les fleurs en Une au lac où la mort fait séjour
se mirent et se fanent vers leur miroir monotone
onde ridée à peine et frissonnante de lents sillages

Barques pour La cueillir que proches du rivage
retournez il est trop tard la fleur solitaire s'effeuille
les flots sont dormants et le lac s'endeuille
d'un manteau d'ombre et de brume opaline

toi glisse par les roseaux chanteurs loin du bord
revivre en l'unique Fleur au profond d'un grand soir d'or

Écoute maintenant cette plainte tu la devines
une âme désolée qui s'épeure et sanglote
c'est Elle-et-toi dans les roseaux éoliens qu'incite le vent
c'est toi toujours âme d'âme éternelle note
vouée à l'horreur sans échos d'un Néant
ô Nul ô degrés sourds qu'il faut descendre —

De nos âmes en fleurs la Vie a fait des cendres
ah la Mort triomphe d'une jonchée de fleurs
et pourtant un faible accord se rêve et veut s'éveiller
ta plaintive chanson douce comme un baiser
ton rêve au jardin d'automne trempé d'une rosée de pleurs
ò phantôme de son cher sanglot de toi —
las c'est un râle —

mais les campanes balancées d'un parfum d'âme embaumaient la nuit pâle

VI

Je te pardonne ton départ dame des roses
Dame des violettes dame des frêles musiques
Auréolée aussi d'acanthes helléniques
O toi le rayon tendre et la main qui dispose
Des guirlandes au reposoir d'un graal d'art ésotérique

J'affirmais ta brève parole
Un univers de dièzes diffusés
Ta bouche est la senteur et ton œil la corolle
O dame havre propice aux cœurs lassés.

D'amour et te garder ? non l'Art malade
Veut s'ignorer au songe féminin —
Intime chanson secrète ballade
L'inane d'aimer scande le refrain

N'importe ta voix chantait aux sentiers mystiques
Si double enfant et fleur innocente surtout
Et tu savais les mots heureux ou maléfiques
O soir inoubliable assombri tout à coup

Va j'ai connu par toi les rhytmes surhumains
Dame tu me laissais puiser à tes trésors
Un jour j'affronterai l'énigme d'où tu vins
    Des violettes plein les mains
    Les violettes de la mort

VII

Quelque âme venait quelque âme passait
une barque éperdue sur la mer oscillait —
et le vent la Nuit se meurt en grand' deuil
vers une plage là-bas où des arbres en fleurs s'effeuillent

« Tu fus la statue vivante à la proue d'un navire
tes yeux cherchaient les terres ensoleillées
espérante des flots changeants caressée ou cinglée
tu sillais les mers d'un infini désir

mais ces souvenirs au retour — douceur souffrante ô souvenirs
envols bruissant doux passés au plus là-bas des lassés
vagues alenties venues mourir
sur une grève de la baie des trépassés —
trace à peine marquée et bientôt effacée »

C'était là-bas ah ! si là-bas un soir suprême
le port en les fleurs mortes qu'évitent les goëlands craintifs —
si vieille histoire et toujours même :
une eau pâle s'endort sous des arbres plaintifs

LA CHANSON DE NIRVANÂ

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres.

Ch. Baudelaire.

I

Inapaisé tu condamnes l'Ennemi fugace et moqueur
Et ton bûcher le dévore — mais Il renaîtra de ses cendres

Oh combien de fois proclamé défunt à toujours — mais ton cœur
Puits où tu sais les seaux de Nul sans cesse monter et descendre ?

Tu t'éprenais dis-tu des ombres passantes — mais trop souvent
Tu te mentais ce fut pour oublier qu'Il triomphait encore —

Son règne une fumée — mais tu le veux même si décevant
Car Il est le mouni charmeur et ton âme avide l'implore

Étrange moissonneur Il fait sa gerbe noire et puis s'envole
Toi lâche glaneur tu Le suis ramassant les épis qui tombent

Des jours de sang avec Lui c'est une lutte aux étreintes folles
D'où navré tu te réjouis parce que ton âme succombe —

Mais voici peureuse et frustrée de son beau rêve matutin
Ton âme est une lame inutile que corrode l'ennui

Son passé ruine sordide son futur un phare éteint
Son présent croule — et l'Ennemi vainqueur ricane dans ta Nuit

II

Donc c'est la forêt de vie morne dans la Nuit
Jets d'eau très-loin si lente musique d'ennui
D'où du trop suranné s'essore à petit bruit —

Dormir en vos linceuls ô feuillages jaunis —

Ritournelle des vieux ennuis
Le vent sanglote dans la Nuit

Le vent se venge ô frisson jusque dans les moelles
Le vent disperse les feuilles et puis s'enfuit
Et là-haut les pâles caravanes d'étoiles
Se hâtent vers l'oasis de lune et ses puits

Dormir insoucieux de l'Isis sous ses voiles —

Complice des louches minuits
Le vent sanglote dans la Nuit

Aussi des bassins où l'eau dort sans clapotis
Où flottent des plumes de palombe envolée
Et le triste traînis des feuilles des allées
Vient finir aux bassins et se mue en débris

Pauvres feuilles d'amour si tremblantes sur l'eau
Et les Étoiles sont toutes tombées dans l'eau —

Ironique aède des blancs espoirs détruits
Le vent sanglote dans la Nuit —

Il fait tard il fait froid l'heure tombe sourdie
C'est demain déjà c'est l'hiver et c'est la vie
Seul veille un vieillard fou qui grelotte *pouvoir*
Un peu dormir oh s'ignorer issu du noir
Errant au noir et guetté des gueules du noir —
Mais l'insomnie stagne en la forêt des bannis
    Le vent sanglote dans la Nuit

III

Par l'hiémale saison de honte et d'agonies
Ainsi se lamenter en vaines litanies :
« Houles d'un océan nocturne sur nos grèves
Épaves dont se jouent les flux et les reflux
Vaisseaux partis et de nouvelles jamais plus »

C'est la gamme de l'âme au sourd clavier des Rêves —

Idéal deuil d'Idées ô sinistre marotte
En les mains lasses de séniles Triboulets
Aux forçats du Réel que l'Irréel garrotte
Tes rites d'un antan se rivaient en boulets —

Geindre vers les arbres d'impassible Forêt :
« Mélodie oubliée à la note sensible
Tristesse du soleil au couchant sulfureux
Hantise d'un au-delà dérisoire — cible
D'où nos flèches douées d'un Vouloir ténébreux
Reviennent transfiger des cœurs douloureux
Ombre sur les carreaux des fenêtres de l'Être
Étoiles déchues feuillages fanés »
— Silence
Dans nos veines le sang s'est tari des Ancêtres
Le froid des derniers jours au grand Noir se fiance
Et l'antique Forêt ne s'éveillera pas —

« Alors tous les blessés les souffrants les vaincus
Puisque les frères morts nous appellent là-bas
Nous appareillerons ascètes convaincus
Vers le bon Nirvanâ où l'on ne rêve plus »

IV

Le carillonneur se penche
et regarde en bas vers la ville
les cloches ont de lourdes cadences
et pleuvent en cris noirs sur la ville —

sans apparat s'en va là-bas un cercueil escorté de spectres —

« Sonnez cloches ! » — elles se taisent
une seule s'essouffle en tintements fébriles —

Le carillonneur se penche
et regarde en bas vers la ville
« Qui donc emportez-vous là-bas ? » —
C'est toi....

LE GLAS

Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes.

Paul VERLAINE.

Le rêve *se fut contenté de perpétuels liminaires*
et pourtant s'assoiffait d'ivresses incertaines
et se plaignant d'illusoires chaînes
s'attardait au seuil de lumière
vers toi la coupe *inépuisable et débordante de sanglots*
où de chers pleurs coulent à flots

Un coup la cloche tinte et encore un coup —

Mais pourquoi le *fixer en l'Infini défunt*
on le sait douloureux et que c'est un mirage ? —
qui le sait par ce cycle faussé ? — pas un
tel le vautour repu se perd aux nuages

si le berçant en moi je le peux décisif ?
non il n'est qu'intime regret lancinant et plaintif —
oh ! ces larmes ces larmes qui coulent
et la trame maudite du vivre se déroule.

Un coup la cloche tinte et encore un coup —

Des figures glissent et gyrent en la brume
l'une incarnation *de primordiale mélancolie*
toi songe *et viens revoir les lampes que j'allume*
aux autels d'un souvenir de ta face appalie
et la vapeur monter vers toi de mes encens

ah! je m'oublie en l'inconscient de tes pâles yeux innocents
je me leurre des pleurs de tes yeux à jamais humains
et t'offre le trésor inviolé de mes demains —
lors tu te révèles un phantôme grinçant

lassitude — un coup la cloche tinte et encore un coup —

ô Silence éperdu des Ténèbres futures
je te veux dédier ce rêve *défaillant*
puisqu'aux cercles d'humain son prestige ne dure,
aîlé, débris hagard des âmes d'un instant
vers tes abîmes sourds il prendra son essor —

Derniers sons éteints le Nul tombe et la cloche a connu LA MORT.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE DES MATIÈRES

Motifs 9
Sillages 11
En déshérence 43
Le Rituel. 65
La chanson de Nirvanâ 81
Le Glas 89

PARIS. — Typ. A.-M. BEAUDELOT. 9, place des Vosges.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

18-05-83

MAY 11 '83

12 JUIN 1997

20 MAI 1997

CE-E

a39003 002560968b

CE PQ 2386
.R5C55 1889
COO RETTE, ADOLP CLOCHES EN L
ACC# 1226193